

POUR LA SUITE DU MONDE...

Bulletin d'information à périodicité variable
de l'Association des professeures et professeurs retraités
de l'Université du Québec à Montréal

n° 12 / février 2000



ISSN 1480-9192

**Le conseil d'administration
de l'APR-UQAM
s'est penché sur les activités
offertes à ses membres
durant l'année universitaire.**

**Le dîner convivial
suivi d'un entretien
ou d'une visite culturelle
est une formule qui connaît du succès.**

**Le maintien de ces rencontres mensuelles
apparaît important à un point tel
que le conseil d'administration
a décidé d'« institutionnaliser »
LES JEUDIS DE L'APR-UQAM,
qui auront cours
chaque 4^e jeudi du mois
pendant l'année universitaire.**

**CORDIALE BIENVENUE
À TOUTES ET À TOUS !**

Sommaire

L'éthique : antérieure ou supérieure à la morale? <i>Éric Volant</i>	2
Chronique d'un jour : <i>Maître Eckhart</i> <i>Renée Legris</i>	3
Internauts bénévoles demandés <i>Paul Dell'Aniello</i>	5
Des poissons fossiles <i>Yvon Pageau</i>	6
Pour ne pas trop se prendre au sérieux...	7
Rencontre <i>Claude Sabourin</i>	8
Séminaires de préparation à la retraite	9
Anne Hébert nous a quittés <i>Pierre C. Pagé</i>	10
Les jeudis de l'APR-UQAM	10
Un siècle de culture des communications au Québec <i>Pierre C. Pagé</i>	11
Le Parlement des sages (AQDR)	12

Association des professeures et professeurs retraités
de l'Université du Québec à Montréal — APR-UQAM
Bureau A-R050 [SPUQ]
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal QC H3C 3P8

Président : Éric Volant / pres@apr-uqam.org

Directrice du Bulletin : Rachel Desrosiers
rachel.irenee@internet.uqam.ca / 450-671-8044

L'éthique : antérieure ou supérieure à la morale ?

Du point de vue étymologique, les termes *éthique* et *morale* sont identiques, car ils sont dérivés respectivement du grec *ethos* et du latin *mos, moris* qui signifient tous deux : habitude, usage, coutume, loi. Les définitions sont des conventions terminologiques et peuvent donc varier d'un auteur à l'autre. Ainsi, ce qui est du domaine de la morale pour l'un est du domaine de l'éthique pour l'autre. Cependant, la tendance qui semble l'emporter aujourd'hui est clairement exprimée par Paul Ricœur. Celui-ci entend par morale « tout ce qui, dans l'ordre du bien et du mal, se rapporte à des lois, des normes, des impératifs »¹, tandis qu'il définit l'éthique comme « visée d'une vie accomplie » ou comme « visée de la vie bonne avec et pour autrui dans les institutions justes. »². L'éthique en tant qu'intention fondamentale ou ultime (*telos*) précède la morale, à l'instar de l'archer qui fixe la cible au moment de lancer la flèche. Son mouvement repose sur une prospective. Selon André Conte-Sponville et Luc Ferry, la morale répond à la question *Que dois-je faire ?* Elle détermine l'action juste et s'exprime en termes de devoir. L'éthique, par contre, répond à la question *Comment vivre ?* ou *Que m'est-il permis d'espérer ?* Elle tend vers la « vie bonne » et s'exprime en termes de sens et de valeur.³ Jean Ladrière réussit à démontrer l'intérêt de cette distinction : « d'une part, il y a l'inspiration qui donne à l'action son orientation, et qui est plutôt de la nature d'un appel, et d'autre part, il y a la contrainte, éprouvée par la conscience face à la règle qui s'impose à elle, et qui se traduit par le sentiment du devoir. »⁴ Le maintien de ces deux pôles est important, si l'on veut éviter que l'action humaine ne devienne le jouet du légalisme ou, à l'autre extrême, celui du spiritualisme.

L'inconvénient de cette distinction, c'est qu'elle peut prêter flanc à une forme de hiérarchisation qui rendrait l'éthique supérieure à la morale et pourrait entraîner avec elle un certain clivage social. L'éthique, qui se meut dans les sphères élevées de la réflexion et de l'interrogation, du sens et des valeurs, de la sagesse et du salut, deviendrait alors le domaine privilégié d'une élite intellectuelle ou spirituelle. La morale, par contre, constituée par un ensemble de normes et de contraintes, régulariserait la conduite des classes populaires. Ainsi conçue, la distinction entre morale

et éthique manifeste sans doute des ressemblances avec la distinction, introduite par Henri Bergson, entre *morale close* et *morale ouverte*, avec une différence notoire pourtant. La première, étant sociologique et quotidienne, est le lot commun de tous, tandis que la seconde, étant exceptionnelle et survenant à des moments clés de l'histoire, est pratiquée par des héros ou des saints emportant dans leur sillon une population entière sur la voie de nouvelles valeurs. Les deux morales selon Bergson sont, très justement, appelées *morales*. À cause de la mauvaise réputation dont jouit la morale dite traditionnelle, ou conservatrice, lieu de préceptes et d'interdits, les médecins, les journalistes et plusieurs autres corporations professionnelles ont opté pour un *code d'éthique*. Pour la même raison, on utilise le terme de *bioéthique* en Amérique du Nord et d'*éthique médicale* en France. Et pourtant, il s'agit dans plusieurs cas davantage de morale que d'éthique, si l'on suit l'interprétation des termes actuellement la plus en vogue.

Afin d'éviter tout dérapage idéologique, nous tenons à une distinction d'ordre plutôt formel selon laquelle l'éthique indique un savoir, tandis que la morale désigne une norme et une pratique. Dans cette optique, l'éthique est la science de la morale ou des morales, le champ disciplinaire qui, en philosophie, en théologie ou en sciences des religions, cherche l'origine et les sources de la moralité ou de la conscience morale, étudie les fondements et l'évolution des théories et des systèmes moraux, mesure les limites et la fécondité des normes sociales et des valeurs collectives d'un siècle, d'une époque ou d'une communauté particulière, analyse le type de langage véhiculé dans les discours moraux et s'interroge sur les enjeux moraux de notre temps ou sur les modes de vie contemporains.

Éric Volant, président

¹ « Avant la morale : l'éthique » dans *Encyclopaedia Universalis. Les enjeux*. Supplément II, Paris, 1985, p. 42.

² *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil, 1990, p. 200-202.

³ *La sagesse des modernes. Dix questions pour notre temps*. Paris, Robert Laffont, 1998.

⁴ *L'éthique dans l'univers de la rationalité*. Montréal, Fides, 1997, p. 23.

Chronique d'un jour

Coup de coeur pour un roman exigeant, *Maître Eckhart*, écrit par un Québécois !

Le plaisir de la lecture tient sans doute autant à la découverte d'un univers romanesque hors du commun qu'aux qualités de l'écriture d'une oeuvre. *Maître Eckhart*¹ répond à cette attente, exigeante pour ses lecteurs tant par l'originalité du traitement et la complexité de la structure romanesque que par l'intérêt et la richesse intellectuelle du contenu, qui en font une oeuvre peu banale. Témoignage de la vie d'une époque et lieu d'exploration des idées, des moeurs et des conflits de tous ordres dans une chrétienté menacée par ses propres exactions, ce roman permet aussi au lecteur de pénétrer l'univers culturel d'un grand philosophe et théologien médiéval et d'en connaître l'exceptionnelle vision du monde. *Maître Eckhart* de Jean Bédard² appartient à ce paradigme d'oeuvres géniales, à l'instar de quelques romans historiques de haut rang qui ont marqué la fin du XX^e siècle et qui, tant par leur écriture que par leur documentation historique, peuvent servir de modèle et de référence. Je pense aux romans tels *L'Oeuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, *L'Antiphonaire* d'Hubert Aquin, *Le Roman de la rose* d'Umberto Eco, qui proposent au lecteur une aventure littéraire et intellectuelle faite d'appels à l'intelligence et à l'émotion et qui nous plongent dans les contextes socio-culturels et politiques des XIII^e et XIV^e siècles européens.

Maître Eckhart est une oeuvre qui suppose un savoir élaboré sur l'histoire de la philosophie et de la théologie du Moyen Âge, ainsi qu'une excellente connaissance de Maître Eckhart, dont l'enseignement à l'Université de Paris prolonge les recherches et les écrits d'un autre Maître allemand, Albert Le Grand (fondateur du *Studium* de Cologne) auquel succédera Eckhart. C'est aussi dans un rapport dynamique avec la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin que se sont construites la pensée et l'oeuvre de Joannes Eckhart.

Dans son roman, Jean Bédard n'a pas craint de nous entraîner dans les péripéties des « voyages » tant intellectuels, mystiques que géographiques vécus par son héros. Le récit met en scène les dernières années de la vie du Maître, et, entre autres, un voyage rempli d'embûches qui l'amène de Strasbourg à Cologne par la voie



du Rhin, puis de Cologne à Avignon, où la papauté s'est installée et auprès de laquelle il demandera d'être entendu. Au début du roman, on trouve le Maître, déjà suspect d'hérésie pour ses positions philosophico-théologiques contestées, appelé à se défendre auprès des autorités ecclésiastiques désireuses de lui faire perdre son prestige dans toute la chrétienté. Et cela d'autant plus qu'il soutient des positions incompatibles avec la vie des Seigneurs et des archevêques, enrichis aux dépens des pauvres, et dont le luxe et les abus de tous ordres (injustices, exploitations, scandales, meurtres, etc) n'ont plus rien à voir avec le message évangélique et le respect de la personne.

Le roman se développe sur une double temporalité qui définit l'originalité de la structure narrative. L'une concerne l'écriture du récit et sa transmission à un éventuel destinataire/lecteur par Conrad de Halberstadt, secrétaire de Eckhart. Cette narration, faite au présent et à la première personne, encadre pour ainsi dire le récit biographique, écrit par Conrad Halberstadt — qui se voit comme narrateur et comme témoin, participant aux actions et aux conversations des personnes rencontrées sur leur route ou aux lieux de résidence. Ce récit imbriqué, rédigé au passé de narration, intègre les péripéties d'une fin de vie aux marasmes d'une société marquée par les soubresauts de l'Inquisition. Le roman rend bien compte de la vision des deux personnages protagonistes. D'une part, la structure narrative montre bien comment Maître Eckhart met en pratique le message humaniste qu'il livre tout

au long de ses déplacements ou pendant son procès, et, d'autre part, elle explicite comment son secrétaire — un homme timoré et soumis à l'idéologie dominante du temps — s'inscrit par sa réflexion critique comme porteur d'une conscience collective propre à cette époque troublée par les tensions entre les pouvoirs politico-religieux et confrontée aux enseignements du Maître. Opposé en partie aux tendances de certains philosophes et théologiens, entre autres à la pensée de Guillaume d'Ockham, philosophe nominaliste et successeur de Duns Scot, Maître Eckhart démontre et rappelle sans cesse l'importance de l'intelligence des choses et de l'engagement de la conscience personnelle comme seule déterminante et responsable. Le récit du secrétaire devient donc une métaphore du récit de l'auteur, Jean Bédard. Par sa fonction de narrateur, le secrétaire, Conrad, se fait aussi auteur et seul guide du lecteur dans les méandres des événements, mais aussi de sa conscience critique qui cherche à s'affranchir et à se libérer d'un surmoi religieux étouffant. La conclusion nous découvre par quel paradoxe se réalise cette libération.

Le récit de Conrad retrace quelques grands moments de persécution à Strasbourg et en Allemagne, soit de religieux, soit de paysans, des chrétiens demandant justice au nom de leur foi. Il rappelle que des femmes célibataires, regroupées en des couvents — les béguinages — devenus très nombreux en Allemagne tout autant qu'en Belgique, sont particulièrement visées. Suspectes parce que les pouvoirs ecclésiastiques essentiellement masculins n'ont pas de prise sur ces femmes qui donnent une place déterminante à leur autonomie religieuse et sociale, elles sont massacrées, noyées ou empoisonnées parce qu'elles privilégient le développement de leur vie intellectuelle comme signe de leur égalité et de leur action auprès des pauvres pour suppléer à l'incurie des archevêques. De plus en plus considérés comme des sectes par les autorités religieuses, ces groupes féministes ont bénéficié du soutien et des conseils de Maître Eckhart, dont la pensée spirituelle leur était d'un soutien important. Ainsi les cheminement de l'Inquisition et les poursuites des hérétiques s'inscrivent en parallèle tout au long de ce pèlerinage d'Eckhart dans l'Europe du temps, intolérante et misogyne, faisant la chasse aux sorcières et proclamant hérétique toute pensée contestataire des pouvoirs usurpateurs. Le roman démontre bien que si son oeuvre est devenue suspecte à son tour, si le procès qu'on lui tente est fabriqué et porte à faux, il n'en demeure pas moins que Eckhart est un homme fascinant pour

son temps, certes par son savoir et par sa pensée théologique originale, mais encore plus peut-être par son témoignage d'humaniste et de mystique, dont la fin du roman met en relief plusieurs aspects émouvants. Objet d'une critique sévère de plusieurs théologiens de son temps, inféodés aux puissants dont il menace le prestige, Maître Eckhart semble échapper à tous les complots par la puissance de sa personnalité spirituelle. Mais il se retrouvera isolé et abandonné de tous les siens pendant son séjour à Avignon, ce dont témoigne jusqu'à sa mort Conrad Halberstadt.

Le roman a aussi comme caractéristique de programmer avec une intelligence et une sensibilité exceptionnelles les rencontres où plusieurs personnages construisent des dialogues de haute voltige. Parmi ceux-ci, Jutta, une femme de la noblesse, Katrei, une béguine du mouvement « Libre Esprit », Guglielmo Berbèri, un commerçant qui trace un portrait saisissant de la société noble et puissante et des conflits avec le pouvoir religieux. Quant au général des Dominicains, Barnabé de Cagnoli, à Tauler, à Berthold, et à Nicolas de Strasbourg, tous théologiens de grande renommée, ils prennent part à ces conversations philosophico-théologiques qui donnent au roman une particulière profondeur. Ainsi, l'enseignement du Maître se concrétise autour des questions existentielles qui constituent l'une des trames du roman. Et c'est par le biais de ces moments privilégiés que se découvrent au lecteur, sous la forme d'un panorama, les multiples problèmes socio-politiques et religieux du temps.

Cette oeuvre n'appartient pas au paradigme de la littérature populaire ou des *best sellers*, qui compte aujourd'hui un nombre incroyable de romans historiques et biographiques publiés dans divers pays. L'oeuvre de Jean Bédard s'impose au contraire par une documentation précise et fouillée, qui préside à une construction romanesque savante, mais aussi par le style, les choix esthétiques de la structure et la rhétorique des dialogues. Plus encore, les thèmes et leur mise en situations surprennent par leur universalité (l'âme, la vérité, la joie, Dieu, l'amour) et leur modernité (l'égalité et l'autonomie des femmes, l'accès à la vie professionnelle et intellectuelle, le respect de la personne de tout statut et de toute origine, la question des sectes, et, derrière les positions de certains grands de ce monde, une pensée fondamentaliste et sclérosée). À chaque étape de cette aventure humaine qui se fait rencontre des âmes, le caché et le montré des consciences deviennent des objets

d'illumination et de grâce, mis en opposition avec la peur, la violation des consciences, la violence des moeurs justifiée par l'idéologie ou la pensée autoritariste (viols, massacres, procès), le mépris de l'Autre. Tous ces aspects d'une pensée puissante, faite de sensibilité et d'ouverture au monde, sont portés à notre réflexion avec un art consommé du récit et du dialogue.

On pourrait trouver, dans ces paroles de la dernière conversation de Maître Eckart avec Conrad de Halberstadt, une clé de son message et le ton intimiste des conversations entre protagonistes :

« Entends-tu cela ? "L'égalité est la condition et la conséquence de l'Amour." Voilà l'oeuf que j'ai couvé toute ma vie, je te le donne, prends-le, envolé-toi sur ses ailes. Un homme ne peut nager tant qu'il garde le pied sur le quai. Toi, mon ami, tu as toujours voulu te lancer dans la mer, mais tu n'as jamais voulu retirer ton pied du quai. Ne reste pas ainsi écartelé, tu risques de te briser et tu te privas du bonheur. Pour aller il faut partir ; pour partir il faut quitter... »

La directrice de chez Hachette a accueilli cette oeuvre avec enthousiasme : « Ce livre

plonge au plus profond de nos racines intellectuelles », a-t-elle déclaré dans une interview³. Elle a tout à fait raison...

Renée Legris

¹ Jean Bédard, *Maître Eckhart 1260-1328*, Stock, 1998, 352 p. Ce roman est précédé d'une *Chronologie* et suivi d'un *Lexique* et d'une *Bibliographie sommaire*. On peut apprécier par ces données ajoutées ce que l'art du roman apporte à une connaissance purement historique.

² L'auteur de ce roman est un Québécois qui vit au Bic et dont la profession est d'être responsable des Services professionnels au **Centre jeunesse du Bas-Saint-Laurent**, à Rimouski. Il a fait des études à l'Université Laval, d'abord en philosophie, puis en psychologie et en service social, avant de se consacrer aux jeunes. Depuis 1985, il a écrit quelques ouvrages: *La Relation d'entraide* (Éd. Mortagne, 1985), *L'âme déliée* (Stanké, 1989), *L'Oeil de Tchicohès, la vision des bienheureux* (Éditeq, 1991) et *Famille en détresse sociale: Repères d'action* (Anne Sigier, 1999), un guide de réflexion et d'intervention philosophique et pratique sur la pauvreté.

³ Cf. Danielle Stanton, *Maître Bédard*, dans *L'Actualité*, 1er avril 1999, p. 70 -73.

Perspectives d'engagement social

Internauts bénévoles demandés pour la Chaire Seagram

La Chaire Seagram en Gestion des organismes sans but lucratif (OSBL) a grand besoin d'internauts volontaires.

La Chaire Seagram, ainsi qu'un de ses partenaires, le Conseil de la philanthropie, sont à mettre en place des sites Internet avec un contenu pouvant aider les OSBL à mieux gérer leurs ressources.

Nous cherchons parmi les membres de l'Association des internautes volontaires qui accepteraient de faire des recherches sur Internet concernant la philanthropie et autres domaines associés.

Le travail consistera à aller naviguer sur Internet en utilisant, dans les moteurs de recherche, des mots-clés tels que philanthropie, charité, bénévolat, dons, levées de fonds, mécénat, etc. Une fois qu'un site intéressant a été repéré, il s'agit dès lors d'en faire une évaluation, en indiquant le degré de pertinence de son contenu, la population touchée (Québec, Canada ou autre),

la langue utilisée sur le site, la fréquence de ses mises à jour et toute autre remarque permettant d'en évaluer la pertinence.

Les résultats des recherches seront par la suite adressés par courriel à notre responsable Web, qui les inclura, le cas échéant, dans celui de nos deux sites qui serait le plus approprié.

Nous sommes prêts à donner de brefs ateliers de formation, que ce soit concernant le domaine de la recherche sur Internet ou celui de la philanthropie.

Même que, en nous tordant les bras, de bons ex-profs pourraient en arriver à nous demander de défrayer le montant de leur abonnement Internet à l'UQAM pour six mois ou un an...

Vous avez un ordinateur, du temps, le goût de faire un peu de bénévolat ? Alors... communiquez avec moi à : <dell.paul@uqam.ca>.

Paul Dell'Aniello

Des poissons fossiles

*J'aurais voulu être un artiste,
pour faire le monde à ma manière...
Starmania*

Herschel découvre Neptune en 1781, Le Verrier postule Uranus en 1846, que Galle découvre un mois plus tard (c'est fort les maths !), Lowell postule Pluton en 1905, qu'on découvre enfin en 1930. Cette fois, le compte est bon : notre système solaire est complet. J'avais 5 ans. Il valait la peine d'attendre. D'autant plus qu'en 1925, au moment où j'entre dans le monde, l'astronome Hubble découvrait qu'il y avait plusieurs autres galaxies au-delà de la nôtre, la Voie Lactée. L'univers venait de s'agrandir démesurément. Je suis tombé dans le mille pour voir ces merveilles. Aragon avait raison : « On n'a pas choisi entre l'âge d'or et l'âge de pierre. »

Le plaisir du paléontologue c'est de participer lui aussi à la création en découvrant de nouveaux fossiles, de donner vie à des animaux disparus, comme les poètes et les romanciers font des mondes avec des mots, comme les peintres en font avec des couleurs, comme des cantatrices et des danseuses en font avec leur voix et leur corps, comme les ingénieurs font des ponts et les mathématiciens, les physiciens et les astronomes font des planètes et des galaxies. J'ai eu ce grand plaisir de trouver dans les falaises de la Baie de Gaspé, à Cap-aux-Os, près du Parc Forillon, de nouveaux poissons fossiles, vieux de 380 millions d'années (âge dévotion moyen). Des poissons inconnus jusque-là, que vous décrivez et baptisez de votre cru. Une vraie création.

Tout d'abord, un groupe de poissons très primitifs parce qu'ils n'ont pas de mâchoires (comme la lamproie actuelle). Ce genre de poisson était déjà bien décrit par des spécimens du Dévonien d'Écosse et du Spitzberg. Son nom de genre : **Cephalaspis** (du grec kephalè : tête, et aspis : bouclier), parce que ces poissons ont une grosse tête recouverte de petites plaques osseuses soudées ensemble et formant bouclier en forme d'ogive. J'ai décrit trois nouvelles espèces : **Cephalaspis lunata** (à cause de la tête en demi-lune); **C. peninsulae** (pour la péninsule de Penouil toute proche) et **C. westolli** (pour le paléontologue anglais Westoll). Depuis, le genre

Cephalaspis a été rebaptisé **Yvonaspis** (en mon honneur!) par Belles-Iles en 1987. Ainsi va la science. Les autres poissons fossiles appartiennent au groupe des arthrodires, dont on connaissait plusieurs espèces en Europe et en Amérique. Les arthrodires sont des poissons

Fig. 1. Un arthrodire

cuirassés dont la tête et le thorax sont recouverts de plaques osseuses individuelles. Ils sont plus évolués que les **Cephalaspis** (pardon! les **Yvonaspis**), car ils possèdent des mâchoires et leur tête est articulée avec le thorax. Certains arthrodires étaient des géants dont la tête et le thorax faisaient 3,5m. De véritables monstres. L'un d'eux, **Dinichthyes**, a été trouvé dans le Dévonien supérieur de l'État de New York.

Dans le Dévonien moyen de Gaspé (plus vieux de 20 millions d'années que le Dévonien supérieur de New York), les arthrodires sont plus modestes. La tête et le thorax mesurent en moyenne 12 cm de longueur. J'ai quand même trouvé un individu de 30 cm. Un géant parmi les nains de Gaspé, mais du menu fretin au regard de **Dinichthyes**.

Aux arthrodires de Gaspé, j'ai donné des noms à couleur locale ou historique **Cartieraspis nigra** (pour Jacques Cartier, et nigra pour

genre existait, mais j'en ai fait une nouvelle espèce : **P. atholi** (pour Altholville, N.-B., pour Lord Athol, ex-lieutenant-gouverneur). Ce spécimen a été trouvé il y a cent ans et il était au Royal Museum d'Edimbourg. Je lui ai trouvé une plaque impaire surnuméraire sur le crâne, un caractère justifiant le nouveau nom d'espèce. Puis **Quebecaspis russelli** (pour L. Russell, ancien directeur des Musées Nationaux). Enfin le géant (!) de Gaspé : **Forrillonaspis lehmani** (pour J.-P. Lehman, mon patron de thèse à Paris). Ce spécimen a été découvert et décrit longtemps après ma thèse. Heureusement, car c'eût été flagornerie que de nommer un fossile en l'honneur de son patron de thèse...

Depuis, le genre **Quebecaspis** a été rebaptisé **Pageauaspis** (en mon honneur encore !) par R. Denison, paléontologue au Field Museum de Chicago et mon tuteur à The University of Chicago. La raison de ce changement vient d'une négligence de ma part : dans le **Code zoologique international**, le nom **Quebecaspis** était déjà utilisé pour un trilobite de la région de Québec !

Je suis encore ému à la pensée que chaque été, au mois de juin, grâce au CRSNG, je partais avec deux étudiantes ou étudiants fouiller les falaises de Cap-aux-Os, à coups de marteaux et de masses, à l'aide de burins et de pince-monseigneur. Je suis davantage ému à la pensée de ces poissons fossiles, que j'ai fait connaître au monde, qui sont tout près de la souche des premiers vertébrés, qui sont donc nos lointains ancêtres et qui sont disparus il y a 300 millions d'années sans que nous n'y soyions pour rien.

Yvon Pageau

Fig. 2. Un Yvonaspis

la couleur noire de l'os); **Gaspeaspis cassivii** (pour Gaspé et M. Cassivi, propriétaire du Motel où je logeais); **Phlyctaenaspis acadica**; (ce

Pour ne pas trop se prendre au sérieux

Aurel Ramat, l'auteur du *Ramat de la typographie* (Saint-Lambert, QC : Aurel Ramat, éditeur, 1999), a eu l'heureuse idée de présenter au bas de chaque page de son ouvrage une de ces « perles » plus ou moins apocryphes qui ont l'heur de faire sourire. Nous nous permettons quelques emprunts.

Le général Cambronne n'était pas homme à mâcher ses mots.

Dorothée avait mangé sa soupe sans ouvrir la bouche.

Maintenant, ce n'est plus le juge qui vous interroge, c'est l'honnête homme.

Quand on apprend tout seul à conduire sa moto, on est un motodidacte.

Il avait ouvert un élevage de chiens qui fit faillite. Maintenant, il est aux abois.

Il cria « Au feu ! » d'une voix éteinte.

Monsieur le curé se plaint que ses enfants de chœur lui cassent les burettes.

Pierre se retrouve dans la rue, tout nu, sans un sou en poche.

C'est la goutte d'eau qui a mis le feu aux poudres.

L'homme marchait dans la rue, les mains derrière le dos, en lisant son journal.

Rencontre

Qu'est-ce que tu deviens ? me lança-t-il, dans une rencontre de corridor de l'UQAM. Bouche bée, je ne savais quoi répondre. Du bout des lèvres, j'essayai : « retraité », en pensant à ma qualité d'absence dans l'enseignement... un ex, quoi ! Puis, un autre essai : « professeur honoraire », en pensant, en fait, « surtout sans honoraires ». Et puis, « pensionné de l'État », en pensant au chèque qui me vient de Québec.

Pas très convaincu, et ne voulant plus me trouver à nouveau dans une telle situation, quelque peu inconfortable, je décidai qu'il était temps d'entreprendre une réflexion profonde sur mon statut. Le « J'existe ! » de Descartes ne me convenant pas tout à fait, j'en profitai pour y ajouter la réalité de ce que je fais concrètement, c'est à dire : producteur.

Rassuré, j'étais prêt pour la prochaine rencontre.

Qu'est ce que tu deviens ? Alors moi, sans hésitation : **PRODUCTEUR D'EXISTENCE.**

Qu'est ce ça fait, ça, un producteur d'existence ? me répondit le camarade.

Ouf! Ben nnnnnn! C'était à prévoir, mais ne croyant pas que l'on poserait la question, c'était ne plus se souvenir de la grande curiosité pour l'avancement de la connaissance que l'on trouve en milieu universitaire.

Je pris une grande respiration et...

Voilà, je produis... des têtes, je peins des visages transformés par des masques, des maquillages. Un projet de création qui présente une galerie de portraits représentant des figures humaines regroupées autour du thème de l'Être retrouvé.

Le masque est l'élément fondamental. « *Le masque, dit Craig, est la tête idéale du théâtre.* » Tous ces visages forment une distribution de personnages en quête d'auteur, pour paraphraser Pirandello. La construction du personnage se fait par le maquillage, le masque peint et le masque entier.

Voyant son intérêt, et voyant qu'il semblait avoir le temps (Ah ! le bon vieux temps où nous étions professeurs!), j'enchaînai.

Un visage est-il un masque ? Où commence et où finit le maquillage ?

Le paradoxe de l'acteur se fait entier : « *être le personnage ou être comme le personnage* », dit Diderot.

La dialectique se poursuit par la structuration et la déstructuration de ses parties. Des couches superposées de masques qui marquent des attitudes, des voix et des silences qui ponctuent l'espace de non-dit. Des à-dire qui ne sortent pas. Privé de parole, privé de regard, le maquillage à la limite du théâtre se révèle pour signifier l'émotion retenue, confondue entre le masque réel de l'être qui révèle l'acteur caché. Les traits lacérés révèlent des suaires, des empreintes de l'être.

Différents masques sont représentés : le masque de théâtre, le masque mondain, en forme de loup, le demi-masque ou domino, masque de la *commedia del arte*, la comédie du cœur, le masque qui laisse passer la parole. Le masque entier qui bâillonne en couvrant entièrement la parole, le masque des yeux de celui qui entend, parle, mais ne voit pas.

Le visage devient portrait, représentant de la grande vulnérabilité de l'être humain.

Une mise en scène de l'homme contemporain, mise à nu de l'Être, mise en espace du passage entre le masque de théâtre et le masque de la vie.

Respiration profonde. « Allons prendre un café », lui dis-je.

Chemin faisant...

Imaginons un spectacle solo. Un seul acteur. La tête de l'emploi. Plusieurs personnages. Masques à volonté.

Le visage est l'acteur principal et il se modifie selon les rôles à jouer, pour ne laisser apparaître que le reflet du personnage à utiliser. Gros plans, cadrages, lumières.

Comédie dramatique, tragédie, le visage questionne et témoigne de l'être, le fait sortir de l'ombre et cherche à livrer son contenu, à faire sortir de ces visages extérieurs le contenu de l'Être intérieur.

Masques et maquillages, le théâtre à la limite de la fourberie.

« Deux cafés, SVP. Un muffin ? »

Et que disent ces têtes, ces visages qui entrent en scène ?

En chœur et d'une seule voix :

L'être dissimulé dans son espace intérieur à la limite du vrai.

Têtes brisées, êtres falsifiés maquillés à la limite du masque.

Têtes hurlantes, masques de chair exhibant la dimension intérieure de l'être.

Jette le masque de l'imposture, laisse apparaître le démaquillage, réalité de l'être entrouvert.

Déconstruction de l'être, silhouettes doubles qui projettent l'ombre d'elles-mêmes, instantané de l'être intime.

Masques du vide de l'imposteur à la recherche du visage nu de la tragédie.

Cicatrice du mot de l'être de parole, fractionne l'espace masqué, dérobe l'espace intérieur.

Théâtre masqué de la parole absente.

Têtes de mots à la limite du dire, bâillonnées, strangulées, étouffent les secrets de l'être intérieur.

Absents de la parole jettent le masque de l'ombre des mots.

Masques de lumière de poursuite à la recherche des morceaux choisis du vrai à la limite du faux, de la parole masquée, fardée.

Ces acteurs de papier dévoilent la condition de l'être moderne divisé, déchiré, aliéné.

La déchirure du masque exulte l'idée de parole.

Têtes de papier, masques de comédie humaine, cachées, dévoilent sa fausseté, dissimulée.

Portrait d'eux, portrait de lui, porteur du masque impénétrable, déguisé, fardé.

*Images théoriques,
producteur d'existence
De l'être entrouvert.*

Black out. Noir.

Nous nous levâmes, et lentement nous dirigeâmes vers la sortie.

Une poignée de main, en nous promettant de nous revoir. À la prochaine !

Claude Sabourin

Professeur durant 35 ans.

Artiste scénographe, peintre, sculpteur.

Poursuit toujours sa recherche sur « la tête de l'emploi ».

Une sorte de chant du cygne à la Tchékhouv.

«... La peinture est une manifestation de la vie. »

Aussi la question : « Pourquoi est-ce que je peins ? » équivaut-elle en fait à la question : « Pourquoi est-ce que je vis ? »

La durée dans le temps, la brièveté de notre vie sur terre, le désir de laisser une trace de notre passage, de nos pensées, de nos décisions, la notation exacte de nos pas, de nos gestes, de nos désirs, dont nous peuplons le temps et l'espace autour de nous, tentant vainement de nous unir à ce qui existe autour de nous.

« S'il est vrai que l'artiste brûle dans son oeuvre, sa création est cendre... » Kantor

Paroles de retraités

Le SPUQ organise depuis plusieurs années des séminaires de préparation à la retraite qui sont fort appréciés de tous ceux et celles qui songent à « faire le grand saut »...

Le 17 mars prochain, dans le cadre d'une séance du séminaire de cette année, quelques collègues de l'Association seront mis à contribution :

Rachel Desrosiers présentera l'Association, son organisation et ses réalisations.

Micheline Couture, Jean-Claude Lavigne et **Claude Sabourin** témoigneront de leur expérience de retraités.

Claire Landry

Anne Hébert (1916-2000) nous a quittés

C'était une femme remarquable, d'une profonde intériorité qu'elle a maintenu toute sa vie. Elle a été fidèle à son choix initial, l'écriture littéraire, et elle a toujours évité les médias et le vedettariat. C'est elle la première qui aurait pu formuler la réponse d'Hubert Aquin : « profession, écrivain ».

Lorsque je l'ai connue, au cours des années soixante, au moment où je préparais une monographie sur son oeuvre à la demande de mon éditeur, elle était très réservée et méfiante à l'égard de la presse et des journalistes. Pour s'assurer que mes textes ne commettraient pas d'indiscrétions sur sa vie privée, elle demanda à les voir avant publication. Ce que je fis et ce qui me valut une série de lettres personnelles où elle m'apporta des précisions sur sa vision littéraire du Québec.

Déjà, à cette époque, elle vivait à Paris, mais son imaginaire littéraire était rempli du monde de son enfance et de la nature québécoise. Par la suite, et jusqu'à la fin de son oeuvre, elle a puisé dans ce lien intérieur avec la nature qu'elle a habité par un art très personnel d'habiter le langage.

Son oeuvre n'est pas baroque ou prolixe, elle est marquée par l'économie des moyens propre à la tradition classique, celle de Pascal, de Gide

et de Camus. Chacun des mots est pesé pour qu'il porte une émotion singulière. Dans *Le Torrent*, une nouvelle écrite au milieu des années quarante, elle a exprimé par les mots de la nature sauvage la puissance de la colère d'une époque qui ignorait quelle direction prendrait la société. Dans son roman épique *Kamouraska*, elle a fait surgir les grandes étendues de neige et les traces du sang pour exprimer la violence de l'amour. Dans ses poèmes récents, elle a continué à chercher dans la parole poétique la vie plus forte que la mort : « Soufflez-moi des paroles claires / dans l'air sombre qu'il fait ici »...

Qu'elle écrive des romans, des nouvelles ou de la poésie, c'est le poids des mots qui importe d'abord parce qu'elle a habité le langage. C'est sans doute cet héritage qu'elle nous laisse, celui du caractère essentiel et précieux de la communication humaine, d'une parole québécoise.

« Que celui qui a reçu fonction de la parole vous prenne en charge comme un coeur ténébreux de surcroit, et n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes. »

(Mystère de la parole, 1960)

Pierre C. Pagé

Activités culturelles et sociales de l'Association

Les jeudis de l'APR-UQAM

- | | | |
|----------|---------|---|
| 23 mars | 12 h 15 | Dîner au Salon des professeurs. |
| | 13 h 45 | Entretien avec Geneviève Delmas-Patterson : <i>La globalisation : ses origines et ses dangers</i> [salle W-R520]. |
| 27 avril | 12 h 15 | Dîner au Salon des professeurs. |
| | 13 h 45 | Entretien avec Jean Carette : <i>L'âge dort ? pour une retraite citoyenne</i> [salle W-R520]. |
| 17 mai | 10 h | Réunion de l'assemblée générale de l'APR-UQAM, suivie d'un dîner offert par l'Association [salle W-R520]. |

Dans le bulletin de décembre, nous avons annoncé par erreur que la réunion de l'assemblée générale aurait lieu le 27 avril. Elle aura bien lieu le 17 mai 2000.

Un siècle de culture des communications au Québec

Quelques notes en souvenir d'un bon moment passé à l'APR-UQAM le 27 janvier dernier.

Il est rigoureusement exact de dire que les communications électroniques sont entrées dans la culture québécoise il y a un siècle, par la grande porte scientifique, en 1899, à l'Université Laval, lorsque le Cabinet de physique a commencé l'expérimentation de la T.S.F. en maintenant des liens constants, par ses professeurs, avec Édouard Branly, le physicien de la Sorbonne et de l'Institut catholique de Paris. Les étudiants en sciences de l'Université Laval, futurs professeurs des collèges et des académies (écoles primaires-supérieures) ont appris la physique d'avant-garde et ont commencé de l'enseigner dans de nombreuses institutions dès 1905 : Académie de Québec, Académie La Salle à Trois-Rivières, Séminaire de Nicolet, Académie Girouard à Saint-Hyacinthe, Académie Mont Saint-Bernard à Sorel, le Collège scientifique et commercial de Verdun (Académie Richard) et plusieurs collèges classiques. Évidemment, les navires qui circulaient sur le fleuve et qui étaient guidés par radio étaient la première curiosité des élèves et des professeurs. En 1914, il y a, au Canada, 47 licences de T.S.F. expérimentale, dont 18 au Québec, notamment à des institutions scolaires. Canadian Marconi obtient sa licence expérimentale XWA en 1915 (et non en 1919 comme on le répète...)

En 1912, lors du naufrage du Titanic, tous les journaux québécois en ont parlé pendant des jours et ont souligné le rôle de la T.S.F. dans les opérations de sauvetage. Plusieurs sans-filistes québécois ont capté les messages du Titanic.

En 1922, c'est la naissance, partout au Canada, de la radio grand public, le « broad-casting ». Les nouveaux règlements fédéraux permettent d'attribuer cette catégorie de licence, notamment à CKAC (La Presse), à CFCF (Canadian Marconi, en 1922, contrairement à ce que l'on raconte).

Un homme exceptionnel, complètement méconnu de l'histoire, crée la station CKAC, et surtout son modèle de programmation : Jacques-Narcisse Cartier, technicien de réputation internationale et journaliste, qui a été lieutenant-pilote à la section de contre-espionnage de l'aviation britannique à la guerre 14-18. Il fait de CKAC un service public, avec de la musique en direct

(orchestres, solistes, chœurs, opérettes), avec de l'information (surtout économique) et des reportages dès 1925 (il invente le premier car de reportage). À son départ pour raisons de santé, son successeur (1927-1932), très mal connu de l'histoire, Joseph-Arthur Dupont, développe l'information, augmente la puissance d'antenne, crée l'orchestre symphonique de CKAC, dirigé par un professeur du Conservatoire, et inaugure une longue tradition de radio éducative. Il crée la prestigieuse série "L'Heure Provinciale", ancêtre de Radio-Collège, où Édouard Montpetit, directeur, et Henri Letondal, directeur artistique, diffusent pendant dix ans une série d'environ 950 conférences universitaires et des créations musicales (Lionel Daunais, Alexis Contant, Conrad Bernier, Claude Champagne et d'autres) ainsi que du théâtre, de l'opéra, de l'opérette, et de la poésie. J.-A. Dupont passe ensuite au service de la radio d'État.

La station CKAC reste longtemps un modèle pour le grand public, surtout lorsqu'est lancée, le 25 juin 1938, la grande émission "Les Nouvelles de chez-nous", lues par le comédien vedette Albert Duquesne. Ce sera la référence en information québécoise pendant vingt ans. La programmation culturelle de CKAC était conduite par Ferdinand Biondi, qui sera ensuite directeur des programmes de 1946 à 1964.

En 1937, la station CBF est inaugurée et se rend essentielle durant la période de la guerre, au cours de laquelle, en 1941, Radio-Canada crée son Service d'information ainsi que son Service de Radio-Collège. Deux hommes de première grandeur pensent la programmation : Augustin Frigon, directeur général et ancien directeur des études à l'École Polytechnique, et Aurèle Séguin, réalisateur.

Depuis ses origines en 1922 et pendant trente ans, la radio québécoise a réussi à être en même temps populaire et culturelle, laïque et respectueuse des besoins religieux de ses auditoires, musicale et littéraire, divertissante et éducative. Une comparaison avec la programmation d'autres pays permet de penser que nous gagnons à connaître notre histoire de la radio. (à suivre...)

Pierre C. Pagé,
professeur associé, Département des sciences de l'éducation

Le Parlement des sages

L'Association québécoise de défense des droits des personnes retraitées et préretraitées [AQDR] organise, du 11 au 13 septembre 2000, dans les locaux de l'assemblée nationale, à Québec, un *Parlement des sages*.

Par ce projet, l'AQDR souhaite augmenter la compétence de ses membres qui doivent intervenir auprès de commissions parlementaires, de conseils et de diverses instances décisionnelles pour défendre les droits des personnes retraitées et préretraitées dans des champs variés :

- abus et violence
- affaires juridiques
- consommation et économie
- finances et fiscalité
- hébergement
- santé et services sociaux
- transport.

L'AQDR veut également stimuler la précieuse participation des personnes retraitées au développement de la société et susciter chez plusieurs d'entre elles une réflexion sur leur engagement et leur participation à la vie publique.

Enfin, le Parlement des sages désire présenter une autre vision du pouvoir : celle du citoyen qui assume, dans son milieu, ses responsabilités sociales et qui revendique une emprise démocratique sur la résolution des problèmes qui le touchent et qui concernent la société entière. Ce parlement donnera l'occasion aux « sages » de partager avec tous les citoyens leurs réflexions sur la société du prochain millénaire.

FORMULAIRE D'INSCRIPTION

PARLEMENT DES SAGES

du 11 au 13 septembre 2000
Hôtel du Parlement — Québec

Remplir et retourner au siège social de l'AQDR au plus tard le **10 mars 2000**

AQDR
1160, boul. Saint-Joseph Est, bureau 105
Montréal QC H2J 1L4

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____

Télécopieur _____

Frais d'inscription **Membre de l'AQDR : 50 \$** N° de carte de membre : _____
Non-membre de l'AQDR : 75 \$

Joindre un chèque libellé à l'ordre de l'AQDR. Ces frais ne sont pas remboursables.
L'AQDR organise l'hébergement des participants et prend en charge les frais d'hôtel.